

## FUTUR EN SEINE ET EN SUMIDA

Des centaines de jeunes chinois sont morts sur la place Tien An Men, il y a exactement vingt ans, simplement pour réclamer le droit de voter librement. Nous, qui avons le privilège de pouvoir élire nos représentants, devons nous souvenir de la nuit du 3 au 4 juin 1989. Ne pas voter demain aux élections européennes, c'est trahir une deuxième fois ces étudiants qui ont été tués parce qu'ils aimaient la démocratie.

Venons-en à un sujet plus joyeux : la semaine de « Futur en Seine », une grande fête parisienne de la technologie numérique. Le point de départ s'est situé, il y a cinq ans, dans mon bureau de l'Hôtel de ville. Le gouvernement avait eu la bonne idée de lancer un appel d'offres pour créer des « pôles de compétitivité », reprenant une des méthodes favorites de feu le ministère japonais de l'industrie (le MITI) après la crise de 1973. Le principe était de faire travailler ensemble, dans des projets de recherche coopérative, des gens qui ne se fréquentaient guère : universités, laboratoires, grandes entreprises et PME.

Comment réunir les « start-up » vibrionnantes des jeux vidéos, des films d'animation, de l'éducation numérique, avec de grands groupes plutôt traditionnels de l'édition ou de la télévision et des labos universitaires où foisonnent les logiciels libres ? Quelques pionniers ainsi rassemblés ont fondé « Cap digital », un des quinze pôles de compétitivité auxquels l'État a donné le label « mondial ». Les premières années ont été concentrées sur la mise au point de premiers projets concrets de groupes de recherche.

La question s'est ensuite posée de familiariser le grand public avec les technologies qui allaient changer sa vie quotidienne d'une part, et de voir au-delà de l'horizon immédiat, d'autre part. Sur ce point, d'excellents spécialistes américains de la « ville créative » sont venus faire part de leur expérience. Saskia Sassen, la grande théoricienne de la « ville-monde », a exposé que l'on allait vers des réseaux de villes plutôt que vers des métropoles hégémoniques. L'avenir privilégie les relations transversales plutôt que les anciennes hiérarchies pyramidales. Elle a même dit que Paris, pour garder son statut de ville-monde, devait s'organiser en réseau de lieux d'excellence plutôt que de vouloir conserver toutes les fonctions de commandement et de production supérieure au sein d'une métropole s'étendant en tache d'huile. Ce schéma en réseau est celui qu'a préconisé récemment le Président de la République, en poussant à la création de sites d'excellence à Saclay, Saint-Denis-Roissy, Marne-la-Vallée.

Le professeur Carlo Ratti du MIT a montré à quel point la capacité de traiter des ensembles gigantesques de données permet désormais d'informer instantanément quiconque veut savoir quand arrivera le prochain bus.

Revenons au grand public. Avec le soutien du Conseil régional et aussi de la Ville de Paris, quinze prototypes plutôt rigolos ont été mis à la disposition des visiteurs. Ainsi, une « montre verte » mesure la pollution en continu. Ainsi, il est possible de trouver dans une foule la personne dont le cœur bat au même rythme que le vôtre. Ainsi, un vélo porte un vrai observatoire écolo, mesurant les émissions et les bruits néfastes.

Le principe commun est que toutes les informations collectées par ces relevés individuels sont immédiatement transmises à un poste central qui peut répercuter sur votre téléphone mobile la carte de la pollution parisienne, ou la carte du bruit, ou celle des encombrements, ou celle des monuments ou événements qui plaisent aux autres touristes.

Derrière la technique amusante, se cache un projet de société, où chacun contribue librement à l'information collective. C'est une extension de l'utopie du « logiciel libre », qui réunit les efforts gratuits de nombreux spécialistes pointus pour composer une encyclopédie, un site d'échanges de musiques ou d'images.

Cette utopie est séduisante a priori, mais pose deux questions : celle de la protection de la vie privée et celle de la création de richesses et d'emplois, car on ne peut bâtir une société sur le seul bénévolat.

Commençons par la vie privée. Si vous envoyez des informations depuis votre montre, votre vélo ou votre téléphone mobile, le grand ordinateur central peut déterminer à tout moment où vous êtes localisé et ce que vous faites. Ne risque-t-on pas d'être prisonnier de « Big Brother », annoncé par Georges Orwell dans son livre d'anticipation, « 1984 » ? Pour répondre à cette question, éminemment culturelle, faisons un crochet par le Japon qui a des années d'avance sur les Européens et sur les Américains en ce qui concerne l'informatisation de la vie sociale.

Un nouveau livre, joyeux et aigu, apporte des informations passionnantes sur ce sujet et sur bien d'autres : « Les Japonais » de Karine Poupée (Taillandier 2008). Cette somme de 500 pages a la précision des informations de l'agence France-Presse, où l'auteur est journaliste, avec en plus un piment d'humour et d'adjectifs cocasses que l'on ne trouve jamais dans les dépêches. L'approche est originale : on y traite des Japonais et pas du Japon (et l'on sait depuis le général De Gaulle la différence qui existe entre la France et les Français). Laissant de côté l'histoire, la culture classique, la géopolitique, le livre, très fluide, est focalisé sur les valeurs et la vie quotidienne des habitants de l'archipel.

Chaque Japonais ou presque a un téléphone mobile, le plus souvent d'une technologie de pointe, qui lui permet de payer dans les magasins sans donner de code PIN, de franchir sans s'arrêter les guichets du métro,

de réserver des billets de train ou d'avion, d'embarquer sans formalité, de connaître la météo ou les alertes de tremblements de terre en temps réel, d'accéder à des images et des musiques qui ruissellent de partout. La vie est incroyablement simplifiée et accélérée par cet appareil dont aucun Japonais ne peut se passer.

Mais chacun est repéré en permanence grâce à son téléphone mobile. Si bien que, depuis les panneaux publicitaires, les lampadaires, les vitrines, pleuvent en continu des messages profilés en fonction du sexe, de l'âge et du niveau de vie du voyageur. Les jeunes ne semblent pas s'offusquer de cette incessante « information » de proximité.

Cette indiscretion perpétuelle n'a pas que des inconvénients. Les mamans savent si leurs enfants ne font pas les quatre cents coups sur le chemin de l'école, où ils se rendent tout seuls dès l'âge de six ans. Et dans les maternelles chics, on peut même voir son rejeton jouer ou faire la sieste. Plus sérieusement, les habitants de Tokyo sont bien préparés au prochain grand tremblement de terre (« le sous-sol s'ébroue quotidiennement »). Il est, en effet, décisif de déclencher l'alerte instantanément et ensuite de savoir où sont les membres de sa famille. Tout cela ne choque pas une société caractérisée par « la mise en sommeil du « je ». Le Japon a au moins le mérite de pratiquer la transparence sans hypocrisie, tandis qu'en France personne n'est sûr que les données de la vie privée ne soient pas utilisées de façon illégale ou a-légale. Et pourtant, elles ne sont en principe accessibles qu'à la police mandatée par des magistrats ou aux organismes habilités par la Commission nationale Informatique et Libertés (CNIL).

Deuxième question : l'utopie de la gratuité. Au Japon, tout se paie : les jeunes dépensent beaucoup pour leur abonnement téléphonique et leur banque portable. La qualité des services de transports nippons, inimaginable en France, est accompagnée de prix élevés. Les agents sont en permanence sur les quais pour guider les voyageurs plutôt que de parader dans des boccas de verre. La ponctualité est spectaculaire : sur la ligne circulaire de Tokyo, les longs trains avec 3800 passagers par rame, se suivent toutes les deux minutes et demie, avec des taux de remplissage de 215% à la pointe de sept heures. « Le service rendu au public n'est pas une affaire de statut mais d'état d'esprit ».

Le « Futur en Sumida » (le fleuve qui traverse Tokyo) partage avec « Futur en Seine » un certain hymne à la joie technologique.

Quand un souffle de jeunesse et une bouffée d'optimisme caressent Paris, il faut saisir ces instants d'allégresse et regarder l'avenir dans les yeux.

Quel que soit notre désamour de la politique, notre avenir, c'est l'Europe, et elle ne se fera pas sans nous !

Christian Sautter